

quelqu'ouvrage utile sur la science qu'il professe, il reçoit une pension additionnelle de dix livres (240 fr.); et si après vingt ans il produit un nouvel ouvrage de quelque valeur, il obtient une pension additionnelle de vingt livres (480 fr.); mais s'il perfectionne ou invente quelque système qui puisse être adopté et utile dans sa classe, il aura droit à une pension de trente livres par année (720 fr.), sa vie durant, en addition à la première, à condition qu'il cédera au corps son droit de propriété sur cet ouvrage.

Les profits de l'imprimerie de l'université sont destinés, premièrement, à composer un fonds de trois mille livres sterling (72,000 fr.); on prélève ensuite, sur le surplus du produit, soixante livres par an (1,440 fr.), pour acheter des livres; après quoi le reste est partagé tous les quatre ans par portions égales entre les recteurs, professeurs, bibliothécaires et correcteurs de l'imprimerie.

La bibliothèque contient plusieurs milliers de volumes, la plupart modernes et bien choisis, tous rassemblés par D. Francisco Perez Bayer, et qu'il a donnés à cette université. J'avais souvent dîné chez lui à Madrid, où je

voyais le recteur avec lequel j'eus le plaisir de renouveler connaissance à Valence. Il me fit l'honneur de me conduire dans la bibliothèque, et il me montra, dans son appartement particulier, une riche collection de tableaux. Ce sont sur-tout des ouvrages des meilleurs maîtres d'Italie, et sur-tout de Florence; il y a aussi quelques belles productions de Juanes.

Le recteur est un homme profondément instruit, et très-zélé pour l'avancement des sciences dans son corps. Il entreprit, pour cet effet, un voyage à Madrid, et c'est à lui qu'on peut attribuer tous les réglemens nouvellement établis, ainsi que le plan incomparable d'études, contenu dans l'édit royal auquel j'ai renvoyé. Il fait beaucoup d'honneur à son jugement, et s'il est mis en exécution, il rendra cette école une des plus respectables de l'Europe.

Outre la bibliothèque de l'université, il y a quatre galeries du palais de l'archevêque destinées au même objet, et qui contiennent trente-deux mille volumes, parmi lesquels on voit plusieurs ouvrages modernes dans toutes les branches de la littérature. A l'expulsion

des Jésuites, vers 1759, cette collection ne consistait que dans leurs dépouilles ; mais les dignes prélats qui depuis ont été honorés de l'archiépiscopat de cette ville, ont beaucoup augmenté le catalogue, en y ajoutant un grand nombre des meilleures productions qui ont paru en Europe depuis le commencement du dix-huitième siècle.

Si la littérature renaissait en Espagne, je suis porté à croire que ce serait à Valence. Les hommes de génie n'y manquent pas ; et toutes les fois qu'ils prendront la plume, il n'y a pas d'imprimerie qui puisse rendre plus de justice à leurs ouvrages, que celle qui est établie dans cette ville. Quiconque a l'occasion de voir le précieux traité de Francisco Perez Bayer, sur les *monnaies Hébraïco-Samaritaines*, imprimé par *Montfort*, pensera avec moi qu'aucune nation ne peut se vanter d'avoir produit un ouvrage qui lui soit supérieur.

Je fus frappé, en traversant la ville pour voir ce qu'il y avait de plus remarquable, de trouver autant de misère, de pauvreté et de haillons, quoiqu'elle soit dans un état très-florissant, et que l'opulence y règne parmi les

citoyens en général, soit marchands, commerçans, ecclésiastiques, militaires ou propriétaires de terres. L'hospice, ou la maison publique de travail, entretient deux cent vingt hommes, cent cinquante garçons, deux cent quatre-vingts femmes, et quatre-vingt-dix filles, qui sont tous bien nourris, bien habillés, bien logés; cependant la ville fourmille de mendiens. Je hasardai une supposition qui se trouva vraie, c'est que les ecclésiastiques distribuent de l'argent, et les couvens du pain et du bouillon, tous les jours à midi, à tous ceux qui viennent à leur porte. Cette circonstance explique suffisamment la cause de cette multitude de misérables qui, à Valence comme ailleurs, sont toujours dans une exacte proportion avec les actes d'une charité mal entendue. Lorsque les plus fainéans se portent bien, ils ne peuvent jamais manquer de pain, et lorsqu'ils sont malades, ils ont un hôpital qui est toujours prêt à les recevoir. Si les individus fainéans ou adonnés au vice sont tentés d'abandonner leurs enfans, le même hôpital fournira à ces êtres sans appui un berceau et une tombe.

Je pris la note de tous les malades et des

enfants-trouvés de cet hôpital pendant l'année précédente, qui finissait au 31 décembre 1786.

On y avait reçu quatre mille huit cents paysans ou gens du peuple, dont trois mille neuf cent vingt-six sortirent, deux cent trente-cinq restèrent, et six cent trente-neuf moururent. Il y entra huit cent quatre-vingt-dix militaires, dont sept cent quatre-vingt-deux en sortirent guéris, quatre-vingt-un restèrent, et vingt-sept moururent. Il y avait eu trois cent trente-deux enfans-trouvés, dont cent cinquante-neuf moururent. Ainsi nous voyons qu'il était mort à l'hôpital un individu sur trente-trois militaires, et à peu près un sur sept des gens du peuple. Cette différence vient de ce que, dans les plus basses classes, on ne porte les gens à l'hôpital que lorsqu'ils sont mourans, afin d'épargner les frais d'ensevelissement. Quant aux enfans-trouvés, un peu moins de la moitié meurt dans l'année.

Un établissement qui mérite les plus grands éloges, est un *monte pio*, ou banque pour venir au secours des fermiers qui sont hors d'état d'acheter des semences. Ils ne payent point d'intérêt pour ce prêt; les fonds sont

fournis, comme à Malaga, par les *espolios y vacantes* de l'église, c'est-à-dire, les effets des chanoines décédés et les bénéfices vacans. Une institution semblable qui a pour but l'avancement de l'agriculture et l'encouragement de l'industrie, est certainement politique et sage, lorsqu'on considère la pauvreté des fermiers, et leur manque général de capitaux. C'est de ces mêmes fonds qu'on fournit dans la Gallice des bateaux et des filets aux pêcheurs.

Il n'y a pas de ville en Espagne où l'on fasse plus d'attention aux beaux-arts qu'à Valence. L'académie publique de peinture, de sculpture et d'architecture est très-fréquentée, et plusieurs élèves semblent vouloir s'y distinguer. Il est très-important aux Valentins d'avoir de bons dessinateurs pour leurs manufactures de soie, de porcelaine et de toiles peintes.

La manufacture de soieries est la plus importante, parce qu'elle est la plus appropriée à la nature du sol et du climat. En 1718, il n'y avait pas plus de huit cents métiers; mais quand on ôta les taxes oppressives, le commerce augmenta, les manufactures fleurirent;

et avant 1740, les métiers s'élevaient à deux mille ¹. En 1769, don Antonio Ponz estimait le nombre des métiers en ville, à trois mille cent quatre-vingt-quinze, y compris cent sept métiers pour des bas; et il le portait dans toute la province, à trois mille quatre cent trente-sept; ce qui exigeait 622,250 livres de soie. Ce commerce augmenta chaque jour; et un homme qui y est intéressé, m'a assuré qu'il y a maintenant cinq mille métiers d'étoffe de soie, et trois cents métiers pour les bas. Leurs soies sont de trente pour cent meilleur marché que celles de France, et pourtant elles ne peuvent pas soutenir la concurrence de leurs rivales.

Il y a à Alcora, dans le voisinage de Valence, une manufacture de porcelaine qui a été établie avec beaucoup de succès par le comte d'Aranda, et qui mérite de l'encouragement. Je fus très-content de leur dorure; elle est très-bonne, et le directeur m'a dit qu'une expérience de plusieurs années lui avait appris qu'elle était très-durable.

Je fus sur-tout très-content de la manufac-

¹ Voyez *Restablecimiento de las Fabricas por D. Bernardo de Ulloa.*

ture des carreaux peints. Les appartemens les plus élégans de Valence en sont carrelés, et ils sont remarquables par leur propreté, leur fraîcheur et leur élégance. Ces carreaux sont plus forts et beaucoup plus beaux que ceux qu'on faisait anciennement venir de Hollande en Angleterre.

Le commerce de Valence est considérable : mon respectable ami, l'abbé de Cavanilles, fixe le produit de cette fertile province en 1770, à soixante-cinq millions de livres, ou 2,708,333 liv. sterl. En voici le détail :

	Livres.
Dattes.....	300,000
Figues, 60,000 quintaux à 8 liv.....	480,000
Lin, 30,000 <i>id.</i> à 50.....	1,500,000
Chanvre, 25,000 <i>id.</i> ... à 40.....	1,000,000
Huile, 100,000 <i>id.</i> à 45.....	4,500,000
Raisins, 60,000 <i>id.</i> à 10.....	600,000
Riz, 140,000 <i>id.</i> à 37.....	5,180,000
Soie, 2,000,000 livres.. à 15.....	30,000,000
Bois, 25,000 quintaux.. à 40.....	920,000
Vins, 3,000,000 cantaros à 15 sous.....	2,250,000
Grains, tels que froment, avoine, maïs et oranges, citrons, amandes, soude, caroubes, spart, sel, miel, poisson, etc. etc.	18,270,000
	65,000,000

Je suis porté à croire que l'on a oublié l'eau-de-vie dans ce résumé; car elle est certainement un objet trop considérable pour être compris dans un des *et caetera*. La quantité qu'on en exporte monte ordinairement à sept ou huit mille pipes, dont la plupart viennent jusqu'à nous par Guernesey, sous le nom d'eau-de-vie de France.

La soie, suivant Bernardo Ward, se monte à un peu plus d'un million de livres.

L'exportation ordinaire de Valence consiste en spart, trois ou quatre cargaisons pour l'Italie et la France.

Figues, deux cargaisons.

Chanvre; ne s'expédie qu'à Carthagène pour l'usage de la flotte.

Raisins, quinze navires chargés chacun de deux mille quintaux.

Vins, trois ou quatre mille pipes.

Laines, environ trente mille *arrobas* pour le Languedoc et Gênes.

Soieries pour l'Amérique, un million deux cent mille livres pesant.

A présent il n'est plus permis d'exporter de la soie non manufacturée, à moins que le prix n'en soit trop élevé pour les manufacturiers

du pays. Les conséquences de cette prohibition absurde sont :

1° Qu'une grande partie des soies d'Espagne sont exportées par contrebande toutes les fois qu'il en manque en France ou en Portugal.

2° Que les Français ont considérablement augmenté leurs plantations de mûriers dans le Languedoc, et que les Italiens et les Portugais en ont fait de même dans leurs états. Le roi de Prusse a aussi introduit dernièrement en Silésie cette branche d'agriculture, et il y donne tant de soins et d'attention, qu'en 1783 elle a produit onze mille livres pesant.

3° Non-seulement la quantité de soie que l'Espagne produit est moindre, mais sa qualité est plus mauvaise et le prix de sa main-d'œuvre plus élevé que si les ports lui étaient ouverts et si le commerce était libre. La maxime sur laquelle se sont fondés les Espagnols fut posée en principe par Colbert, lorsqu'il mit des entraves au commerce du blé dans l'intention de rendre les denrées moins chères, et cela pour favoriser des manufactures. Mais l'expérience a prouvé la folie de cet expédient ; car les Anglais, en permettant l'exportation

tation des grains, en ont augmenté la quantité, diminué le prix, et établi son cours à un taux presque uniforme et régulier. Avant ce temps, le prix du blé éprouvait des variations extrêmes de seize guinées à trois schellings le *quarter*¹. A mesure qu'on rendit la liberté au commerce des grains, leur prix moyen diminua, et le cours du marché fut plus régulier.

Le marquis de la Ensenada permit, en 1752, que le froment, l'orge, le riz et le maïs pussent circuler librement d'une province à une autre; et en 1774, M. Turgot, dont le souvenir vivra à jamais en France, y accorda la même liberté. Les conséquences en furent également heureuses dans les deux royaumes. Mais malgré ces expériences sur l'article des grains, toutes les nations de l'Europe, même les plus éclairées, ont des vues peu étendues; et par leurs restrictions impolitiques, font le plus grand tort à l'agriculture, au commerce et aux manufactures. Un auteur rempli de sagacité et qui a écrit sur l'économie politique, a observé, avec raison, que les états modernes paraissent rarement penser à la fois à plus d'une classe de leurs sujets, et qu'ils s'occu-

¹ Le *quarter* vaut huit boisseaux d'Angleterre.

pent ordinairement de la classe la moins importante; car dans la prohibition de l'exportation, ils *pensent seulement aux acheteurs de l'intérieur, lorsqu'ils devraient penser aux vendeurs qui sont aussi de l'intérieur*; et par la prohibition de l'importation, ils pensent seulement aux vendeurs et point aux acheteurs, ce qui est justement l'inverse de ce qu'ils devraient faire, parce que lorsqu'un individu industrieux a appris qu'il peut faire quelque bénéfice dans une vente, ou une économie dans l'achat de quelque objet, l'état doit faciliter ses opérations qui, en proportion de l'étendue de l'affaire, produirait une balance en faveur du pays. On devrait toujours se rappeler que les demandes créent le produit.

Si on permettait l'exportation des soies, le prix s'en élèverait aussitôt; mais l'augmentation du prix restreindrait l'exportation. D'un autre côté, l'encouragement qu'on donnerait ainsi au produit, en augmenterait la quantité, et par conséquent en diminuerait à la fin le prix, jusqu'à ce que chaque chose eût pris son niveau naturel. Lorsqu'il y a une question à décider entre l'agriculture et les manufac-

tures, l'Espagne ne devrait jamais hésiter; elle doit, sous tous les rapports, donner toujours la préférence à la première, comme bien plus avantageuse à l'état.

Peu de pays ont pris plus de peine que l'Espagne pour augmenter les plantations de toute espèce, mais particulièrement celle des mûriers. Par un édit royal daté de 1567, on autorisa des commissaires à faire, avec un *alguazil* et un *escrivano*, des tournées dans le pays pour forcer les communautés, sous peine d'amende, à planter en arbres, dans un temps fixé, leurs montagnes et leurs terres incultes; et les particuliers à faire des haies, en fixant l'espèce d'arbres et la distance à laquelle ils devaient être plantés. Mais comme on n'a pris aucunes mesures concernant les pépinières, la défense et l'arrosement des jeunes plans, le pays continue à être dénué d'arbres. Il est vrai que le préjugé national est si fort contr'eux, comme étant le refuge des oiseaux et exposant le propriétaire du sol à beaucoup de désagrémens, que peu de gens sont portés à en planter. Des inspecteurs surveillent les propriétaires, à qui il n'est pas permis de couper, sans une permission particulière, même un mû-

rier qui se gâte ; s'il violait cette loi et s'il prenait un arbre pour quelque usage domestique, il faudrait qu'il gagnât les inspecteurs par des présens et de bons repas, afin d'éviter les poursuites et la condamnation à une amende.

On trouve dans l'édit royal concernant les réglemens des plantations, publié en 1748, les clauses suivantes :

§ 2. Les intendans devront spécifier, dans leurs registres, le nombre des arbres de toute espèce qui existent dans leurs différens districts.

§ 5. Ils devront enregistrer les chefs de famille, et les obliger à planter chaque année trois arbres ; cependant les veuves, si elles sont pauvres, en seront dispensées.

§ 15. Le ministre de la marine visitera personnellement les différens districts, et examinera l'état des arbres.

§ 20. Aucun arbre ne pourra être coupé pour chauffage sans un certificat de l'*escrivano* du village, qui prouve que l'arbre était mort.

§ 23. Les intendans régleront le prix du bois de chauffage.

§ 30. Aucun propriétaire ne pourra couper

aucun de ses arbres pour construire ou réparer, sans la permission de l'intendant. La requête écrite à ce sujet spécifiera la quantité d'arbres requise et l'usage auquel on les destine.

§ 31. La requête étant adressée au subdélégué de l'intendant, sera envoyée par lui à la cour de justice ; et après en avoir reçu un certificat qui prouve la vérité des allégations et qui fixe la place la plus convenable pour abattre le nombre d'arbres nécessaire, l'intendant ou son député donnera ladite permission, à condition que le propriétaire plantera trois arbres pour un.

La soie d'Espagne n'est pas aussi recherchée que celles des autres pays, à cause de son inégalité, cependant elle convient très-bien pour certains objets. C'est à cause de cette qualité inférieure que l'importation de la soie d'Espagne en Angleterre a toujours été peu considérable et à peine digne d'attention. En 1779, elle ne s'éleva qu'à quarante-quatre livres et un tiers, et l'année suivante à soixante-cinq; mais en 1782, nous en tirâmes d'Espagne cinq cent quarante-une livre un tiers, et l'année suivante, treize cent trente-

neuf livres; après quoi pendant trois ans nous n'en reçûmes plus. Mais en 1784, nous fourmîmes à l'Espagne six mille trois cent six liv. de soie crue, et quatre ans après nous y envoyâmes cinq mille sept cents livres de soie filée, et nous reçûmes en retour trois cent quatre-vingt-treize livres de soie non préparée, et cent quarante-une de filée.

La quantité moyenne de soie travaillée que les Espagnols prennent chez nous, s'est trouvée, dans le cours de six années consécutives de 1783 à 1788, d'après les livres de la douane, se monter par an à cent soixante-six livres de pièces de soieries pour meubles; cinq cent soixante-dix-huit livres de bonneterie; trois cent soixante-dix-neuf livres d'étoffes mêlées avec du fil, et quinze cent six livres d'étoffes mêlées avec de la laine. Ils préfèrent certainement les étoffes des Français qui, sous le rapport du goût, peuvent avec justice prétendre à la préférence. Les tisserans de Valence, formés sur ces modèles, par le secours de leur école de dessein nouvellement établie, et convenablement encouragée par la société économique, doivent faire de grands progrès, et pourront, dans la suite, rivaliser avec ceux de Lyon, qui

ont à présent la supériorité sur tous les autres.

Si nous pouvons en croire Bernardo Ward, il fut un temps où l'Espagne produisait et employait à ses propres métiers dix millions de livres de soie; tandis qu'à présent elle n'en produit qu'un peu plus d'un million, dont la moitié est exportée en nature.

Le mûrier de Valence est le *blanc*, comme le plus convenable à une plaine bien arrosée. A Grenade, on donne la préférence au *noir*, comme venant bien dans les terrains élevés et comme plus durable, plus fécond en feuilles, et donnant une soie plus fine et plus précieuse; mais il ne commence à fournir de bonnes récoltes que vers la vingtième année de plantation. On estime dans cette province que cinq arbres produisent deux livres de soie.

J'eus la curiosité d'examiner leur méthode de nourrir les vers à soie; ces industrieux insectes sont répandus sur des tablettes d'osier placées les unes au-dessus des autres, tout au tour et même au milieu de chaque appartement, de manière à ne laisser que la place nécessaire à la femme qui leur porte leurs provisions. Je vis dans une maison le produit de six onces de

graine, et j'appris qu'on estimait que, pour chaque once de graine, pendant la saison de la nourriture, il fallait soixante *arrobas* de feuilles évaluées deux livres cinq schel. (54 fr.). On suppose que chaque once de graine fournit dix livres de soie de douze onces. Le 28 mars, les vers commencent à éclore, et le 22 mai ils se mettent à filer; le onzième jour depuis celui où ils ont éclos, ils dorment, et le quatorzième ils se réveillent pour manger encore; ils reçoivent alors deux fois par jour de la nourriture, jusqu'au vingt-deuxième jour. Alors, après qu'ils ont dormi encore une fois pendant trois jours sans interruption, on leur donne trois fois par jour de la nourriture; et ainsi alternativement, ils continuent de manger pendant huit jours et de dormir pendant trois, jusqu'au quarante-septième, après lequel ils mangent avec voracité pendant dix jours, et s'ils ne sont pas restreints dans leur nourriture, ils consomment quelquefois de trente à cinquante *arrobas* de feuilles en vingt-quatre heures. Ils grimpent alors dans des bouquets de romarin, placés à cet effet entre les tablettes, et commencent à filer.

En les examinant, on les voit évidemment

tirer deux fils à la fois , et les coller ensemble , en les couvrant de gluten. C'est ce qui peut se prouver par l'esprit-de-vin qui dissout le gluten ou la cire, et laisse les fils intacts. Après avoir épuisé son magasin , le ver change de forme , et devient une nymphe ; il s'écoule en tout soixante-onze jours , depuis celui où le petit animal à éclos , jusqu'à celui où il sort avec ses ailes , et où ayant trouvé un compagnon il se met à pondre ses œufs. Après six jours de cette période de leur existence , ces animaux ayant répondu au but de leur création , meurent tous les deux ; ce devrait être le cours naturel de leur vie ; mais pour empêcher la soie d'être gâtée , on étouffe le ver en jetant les cocons dans de l'eau bouillante , et on fait dévider la soie aux femmes et aux enfans.

Les vers à soie placés dans des appartemens clos sont très-sujets aux maladies ; mais lorsqu'ils vivent en plein air comme à la Chine , ils sont non-seulement mieux portans et plus forts , mais ils donnent aussi de la meilleure soie. Il paraît en être d'eux précisément de même que des malades que l'on mène à l'hôpital ; ou des enfans-trouvés qu'on confine

dans des maisons de travail. C'est pour cette raison que l'ingénieux abbé Bertholon conseille de se procurer de la Chine quelques vers à soie sauvages, et de les laisser en plein air, en les préservant seulement de la pluie par quelqu'abri; il est persuadé que la race pourrait ainsi devenir assez robuste pour supporter, par la suite, toutes les variations des saisons.

Il y a à la Chine trois espèces de vers à soie : deux vivent sur les feuilles des frênes et des chênes; et la troisième, qui se nourrit particulièrement d'une espèce de poivrier appelé *fagara* : la soie que donnent ceux-ci est remarquable par sa force; elle se lave comme du linge, et ne peut se graisser.

Cet article de luxe introduit d'Asie en Europe, par deux moines qui apportèrent des vers à soie à Constantinople, n'eut d'abord que des progrès très-lents. Il fut peu connu en Europe, excepté en Grèce, depuis l'année 551 de l'ère chrétienne, jusqu'en 1130, que Roger II, roi de Sicile pilla Athènes, et apporta des vers à soie à Palerme. De là, ils se répandirent promptement en Italie et en Espagne; mais les bas de soie furent inconnus en Angleterre avant le règne de la reine Eli-

sabeth ; et on voit en Ecosse une lettre de Jacques VI , au comte de Mar, où il lui demande de lui en prêter une paire , avec laquelle le comte avait paru à la cour , parce qu'il devait donner audience à l'ambassadeur de France.

La soie est certainement le produit le plus considérable de la province de Valence, puisqu'il est presque égal à tous les autres articles réunis ; et s'il recevait des encouragemens convenables, il serait une source inépuisable de richesses pour ce royaume ; car quiconque a vu les Espagnols qui habitent la côte de la mer , ne peut les croire paresseux : quant au sol , au climat et aux avantages du local , peu de contrées peuvent être comparées à cette partie de l'Espagne.

La terre , dans cette fertile vallée ne se repose jamais ; car une récolte n'est pas plutôt enlevée , que le fermier commence à préparer le terrain pour une autre. Il laboure avec un cheval , et ne cherche jamais qu'à pulvériser le sol. L'instrument dont il se sert est admirablement calculé pour cet objet , si on considère qu'il remue la terre huit ou dix fois par an. Leur agriculture ne leur offre ni l'oc-

casion de briser le gazon, ni celle de le laisser pourrir; et par conséquent, ils ne peuvent tirer aucun avantage du soc, des nageoires, ni des oreilles de nos charrues. En traversant la vallée, et lors de mes excursions autour de la ville, j'observai qu'ils butaient leur maïs avec des houes plus larges que nos bûches ordinaires. Cet instrument est bien adapté à leur sol, à leur culture et à leurs récoltes. Ils exécutent cette opération pénible avec la plus grande vitesse.

Ils divisent leur terrain en planches très-larges, et entièrement plates; l'eau en couvre toute la surface : elle y est stagnante pendant quelques jours, après quoi on la fait couler.

Je vais donner une notice succincte des récoltes, afin de faire connaître l'extrême fertilité de cette vallée; j'indiquerai le temps où l'on sème chaque objet, et celui où on le recueille, ce qui montrera comment ils se succèdent; je donnerai le produit moyen du froment, de l'orge, de l'avoine, du maïs et du riz, en proportion avec la qualité des semences.

Le froment se sème au commencement de novembre, et se récolte au milieu de juin; il donne de vingt à quarante pour un.

L'orge se sème en octobre, et en mai on en retire de dix-huit à vingt-quatre pour un.

L'avoine reste sur terre depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de juin, et donne de vingt à trente pour un.

Le maïs suit l'orge comme seconde récolte de l'année, et lorsque la saison est favorable, il rend à la fin d'octobre cent pour un.

Le riz se sème ordinairement aux environs du 1^{er} d'avril : il se transplante en juin ; et en octobre, il produit au fermier quarante fois la semence.

Les *garbanzos* (pois-chiches) lèvent aux environs de janvier, et se recueillent à la fin de juin.

Les *guisantes* (pois) occupent la terre de septembre en avril ou mai.

Les fèves peuvent se semer, soit de bonne heure en automne, ou au commencement de l'année.

Le chanvre se sème en avril, et s'arrache au milieu de juin.

Les récoltes intermédiaires consistent en choux, choux-fleurs, carottes, panais, haricots, porreaux, ail, oignons, turneps, artichaux, tomates, laitues, capres, concombres,

melons, quatre espèces de *calabaza* (*cucurbita lagenaria*)¹, et en *sandies* (une autre espèce de *cucurbita*) ainsi qu'en une variété d'autres objets bons à manger dont le nom ne se présente pas à ma mémoire.

Ainsi, grâce à un soleil qui échauffe, à une grande abondance d'eau, à une riche variété de récoltes assorties à chaque saison de l'année, la terre reconnaissante paye au laboureur son travail, au moins trois fois dans le cours de douze ou treize mois.

La roche m'a paru être calcaire dans tous les endroits où elle se montre. On trouve en abondance de la craie à Picacente, à deux lieues de la ville. Toutes les montagnes voisines four-

¹ On cultive dans quelques jardins en Espagne, une espèce de courge qui n'est point bonne à manger, mais qui, malgré cela, est d'une grande utilité pour les habitants des campagnes; elles ont la forme des grandes bouteilles à long cou. Quand elles sont mûres, on les laisse sécher, et on leur fait une ouverture suivant l'usage auquel on les destine; si on en ôte un segment de côté, elle forme un instrument propre à puiser, et le cou sert de manche; si c'est à l'extrémité du cou qu'est l'ouverture, elle sert de bouteille; et si à l'extrémité opposée on en fait un autre, alors elle sert d'entonnoir pour transvaser le vin et l'introduire dans les tonneaux.

nissent de la pierre calcaire et du bon marbre. Ce qui est digne de remarque, c'est que M. Bowles a découvert du vif argent dans les roches calcaires, soit ici, soit près de *San - Felip*. Je ne saurais dire qu'elle affinité existe dans d'autres pays entre ces substances; mais je ne crois pas qu'on ait trouvé en Espagne du cinabre dans le granit ou dans le schiste.

La recommandation dont m'avait honoré le comte de Florida-Blanca, était pour le duc de Crillon, gouverneur et capitaine général de toute la province. Je ne pouvais qu'être heureux sous une pareille protection. J'avais accès auprès de lui à toute heure, et je dînais presque tous les jours avec lui; lorsqu'il en avait le temps, je jouissais de sa conversation; mais lorsqu'il était occupé, il me renvoyait dans la compagnie des dames. Je rencontrai là les principaux habitans de Valence qui étaient invités ou à sa table, ou à la *tertulia*.

Parmi les personnes d'un caractère remarquable que j'ai vues dans son palais, celle qui m'a le plus frappé, était un petit garçon élevé dans un couvent et destiné à la chaire; on l'en fit sortir pour me procurer l'occasion

de le voir. Il n'avait pas plus de douze ans ; mais son jugement, sa mémoire, son imagination étaient si formés que, sans aucune préparation, il pouvait discourir avec justesse sur quelque sujet qu'on lui proposât, et il avait tant de talent naturel comme orateur, que ses périodes étaient harmonieuses, ses expressions fortes, son débit gracieux, et ses argumens bien choisis. Quoique l'appartement fut rempli de personnes distinguées, il ne fût point intimidé, et son attention ne parut pas être distraite par la variété des objets et des amusemens différens auxquels plusieurs personnes se livraient. J'appris que les pères du couvent où demeurait cet enfant, trouvant en lui des dispositions singulières, avaient pris des peines infinies pour son éducation.

Le wisk est le jeu favori du duc ; mais comme il n'y en a jamais plus d'une table chez lui, les autres personnes font ordinairement la conversation. C'est une méthode beaucoup plus agréable que celle de quelques familles espagnoles, qui ont la coutume de placer les personnes qui viennent les visiter à une longue table, où l'on passe toute la soirée à

quelques jeux qui n'occupent ni la mémoire ni le jugement, ni aucune des facultés de l'esprit. Le jeu le plus généralement adopté est la loterie.

Dès qu'une personne distinguée venait à la *tertulia*, le duc avait la bonté de me présenter à elle. Comme ecclésiastique, je désirais être présenté à l'archevêque, mais il n'était pas à la ville, et vivait retiré à la campagne. Ma curiosité fut vivement excitée par les réponses différentes que me firent ceux auxquels je m'adressai pour avoir quelques détails sur le caractère de ce prélat. Quelques-uns me le dépeignirent comme une bonne espèce d'homme, mais un peu trop sévère; d'autres me le représentèrent comme un moine, retiré du monde, austère à l'extrême, et entièrement misantrope. Je n'eus pas plutôt témoigné au duc mon désir d'être introduit auprès de ce prélat, au moyen d'une lettre de recommandation, qu'il alla obligeamment plus loin que je ne lui demandais; car il lui envoya un message pour convenir du jour où nous pourrions le trouver à sa campagne, et il m'y mena dans sa voiture.

En allant, nous traversâmes *Burjasos*, où

les Romains avaient leurs greniers souterrains. Il en reste trente-sept qui sont remplis de blé pour l'usage de la ville.

Lorsque nous arrivâmes à l'agréable habitation de l'archevêque, il nous reçut avec politesse, et je fus enchanté de trouver dans ce bon vieillard, toute l'aisance, l'affabilité, les manières agréables et la douceur qui conviennent à sa dignité et à son âge. Loin d'avoir de l'humeur, il était gai et prévenant, et sa conversation était aisée et extrêmement instructive. Aimant l'étude, il évitait les dissipations inévitables dans une ville comme Valence; et sa piété, peu ordinaire, lui faisait chercher la solitude; cependant il était attentif à tous les devoirs de son état, et lorsqu'il en trouvait l'occasion, il savait entretenir agréablement ses amis; en un mot, il me parut précisément ce qu'un évêque doit être.

En retournant à Valence, j'exprimai au duc la satisfaction que m'avait fait éprouver cette visite à l'archevêque; il me confirma dans la bonne opinion que j'avais de son caractère, et m'expliqua la raison pour laquelle on avait pu me le représenter comme trop sévère. Ce prélat considérant Valence comme

une ville commerçante, s'était opposé à la construction d'un théâtre, parce qu'il pensait que la dissipation et la dépense qui en sont les suites, ne pouvait que nuire à la prospérité du commerce. Le duc lui-même semblait partager cette opinion; au moins il adoptait une espèce de terme moyen, et au lieu de laisser établir les acteurs dans la ville, il leur permettait de dresser leurs tentes sur les bords de la mer, au village de *Grao*¹, à une petite distance de Valence.

Le duc eut la bonté de m'y mener avec la

¹ Le village de *Grao* est à une demi-lieue de Valence, au bord de la mer, sur une plaine de sable, peu propre à être cultivée. Ses habitans, qui sont au nombre de près de trois mille, vivent principalement du produit de leur pêche, C'est là, comme nous le dit Townsend, qu'est situé le théâtre qu'on n'a pas voulu admettre à Valence; ce qui fait que ce village est très-fréquenté par les Valenciens, qui vont souvent y faire des parties de plaisir. On a, outre cela, cherché à y former un port pour faciliter le commerce de Valence; mais la mer a déjà détruit plusieurs fois les ouvrages commencés. En 1791, l'ingénieur D. Manuel Millaras a entrepris de construire un nouveau mole circulaire; cet ouvrage n'est point encore achevé, et éprouve toujours de temps en temps des avaries causées par la fureur des flots.

duchesse et son aimable fille. Le théâtre est un vaste édifice, construit comme une grange, mais couvert seulement de nattes de spart, ce qui est suffisant, puisqu'on est rarement dans le cas de craindre la pluie. La compagnie était bien composée, et les acteurs n'étaient point mauvais. Ils représentèrent ce jour-là le déluge, dans lequel le diable jouait le rôle principal. La pièce était en elle-même très-plaisante; et lorsque la toile fut baissée, le diable, à la requête de la duchesse, termina le spectacle en dansant un *sandango* avec une des belles-filles de Noé.

Je ne pouvais manquer de voir de la manière la plus avantageuse, tous les objets dignes de curiosité, au moyen d'une protection aussi puissante que celle du duc de Crillon, qui égale presque le vice-roi en autorité et dans sa manière de vivre. Cette protection me fut sur-tout précieuse, lorsque les chevaliers de la *Maëstranza* royale célébrèrent une fête en l'honneur de l'infant D. Antonio. Quatre compagnies de ces chevaliers, composés de la principale noblesse, sont établis dans les quatre villes de Grenade, Séville, Ronda et Valence, et chacune est distinguée par un uniforme

particulier. Ils sont, comme les barons féodaux, obligés de suivre en personne, avec leurs vassaux, le roi, lorsqu'il va à la guerre. Leur exercice militaire est tiré de l'antiquité la plus reculée. Le jour de cette fête, ils s'assemblèrent dans une vaste place préparée exprès, et au bout de laquelle était le portrait du monarque, couvert d'un rideau. Les chevaliers montés sur de beaux et grands andalous, marchèrent en ordre jusque vis-à-vis le portrait; on leva le rideau, et au même moment, toutes les épées furent agitées en l'air; après avoir ainsi rendu hommage à leur souverain, ils exécutèrent, avec une précision admirable, leurs différentes évolutions, de la même manière que je les avais vues à Aranjez. Ceci achevé, ils se préparèrent à d'autres jeux d'agilité et d'adresse; on avait placé pour cet effet une statue de Minerve près de la galerie où étaient rassemblées les dames. Cette figure tenait un ruban, tandis que du côté opposé un autre ruban était suspendu avec une touffe de fleurs au bec d'un aigle. Tout étant ainsi disposé, chaque chevalier enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, et le mettant au grand

galop, dirigea la pointe de son épée avec tant d'adresse, qu'il y en eût peu qui ne percassent les deux rubans à la première tentative. Après cet exercice répété deux fois par chaque chevalier, ils firent de nouveau leurs mêmes évolutions; saluèrent encore le portrait du roi; on tira le rideau, et tous se retirèrent au son des trompettes, des timbales, et de la musique militaire, dans le même ordre qu'ils étaient arrivés.

Ce jour étant la fête de S. Antoine de Padoue et de l'infant D Antoine, *hermano mayor*, c'est-à-dire grand maître, ou président de cet ordre militaire, D. Antonio Salabert donna, dans la soirée, un *refresco* en son honneur et en celui du saint.

La compagnie consistait en six cents personnes, choisies dans les premières classes de Valence. Les hommes étaient rassemblés dans un appartement; dans un autre, étaient les dames, assises et rangées par ordre, comme des tulipes dans un jardin. Ayant l'honneur d'accompagner le capitaine général, je partageai ses privilèges, et j'allai avec lui faire une visite aux dames. Elles offrirent un coup-d'œil très-agréable; toutes en costume

de *gala*, plusieurs d'elles étaient très-élégamment vêtues et parées de perles, de bijoux en or et de pierres précieuses. Après un certain temps, des domestiques entrèrent et apportèrent d'abord une grande diversité de glaces, puis à différens intervalles, des gâteaux et du chocolat, et enfin de l'eau froide. Les dames furent servies les premières, et ensuite les hommes. Au moment où ceux-ci finissaient leur *refresco*, il était plus de minuit, et cependant on s'était réuni de bonne heure. Alors les domestiques se retirèrent; des musiciens et des chanteurs entrèrent, et exécutèrent un petit opéra, composé pour cette occasion, et intitulé : *La paix entre Mars et l'Amour*.

Les grands seigneurs donnent le jour de leurs noces de pareils *refrescos*; c'est ce que fit le frère du comte de Florida-Blanca, qui eût lieu pendant que j'étais à Madrid; mais comme je n'eus pas l'honneur d'y assister, j'éprouvai la plus grande satisfaction de voir celui-ci.

Après avoir passé quelques jours à Valence, je cédaï aux sollicitations du duc, qui m'engagea à aller visiter un de ses amis malade, pour lequel il avait le plus grand attachement,

afin de terminer une dispute qui s'était élevée entre le médecin qui le soignait et un jeune chirurgien qui l'avait vu accidentellement. Ce dernier était sous la protection immédiate du duc, et c'était en partie pour soutenir son crédit qu'on désirait que je jugeasse du cas. Le duc me mena donc dans sa voiture à la maison de son ami, et le jeune chirurgien s'y rendit aussi. Le patient se plaignait d'une toux accompagnée d'expectoration, et la question était de savoir si la maladie était une phthisie, ou un catarre.

Je bornai mes questions aux symptômes ordinaires aux étiques, et n'en trouvant aucun d'après les réponses du malade, je n'hésitai pas de le prononcer à l'abri de toute phthisie à la grande satisfaction du duc, et non moins au triomphe du chirurgien.

Mais lorsque j'y retournai vers la fin du jour, j'eus des raisons de croire, d'après l'accroissement de la fièvre et la vivacité de la couleur de ses joues, que pour obtenir une opinion favorable il m'avait caché plusieurs de ses symptômes. Je demandai donc une conférence avec le médecin, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'il avait exprimé le même désir.

Lorsque nous nous trouvâmes le lendemain en présence du malade, il me fit son discours en latin, et me donna, dans le plus grand détail, l'histoire de cette maladie, qui avait commencé par une pleurésie et avait été suivie d'une fièvre intermittente, avec des sueurs pendant la nuit, et tous les autres symptômes caractéristiques d'une étisie. Il me parut évident que le malade s'était déçu lui-même, et que le médecin, humble et soumis, avait porté un jugement bien fondé. Il me remercia avec beaucoup d'humilité d'avoir demandé cette entrevue; mais il manquait évidemment de courage pour jouir de son triomphe. Je le trouvai modeste, quoique rempli de moyens, et bien instruit pour un médecin espagnol, c'est-à-dire, qu'il connaissait les ouvrages de Boerhaave, mais non les productions modernes.

J'ai observé en général que les médecins avec lesquels j'ai eu occasion de converser, sont disciples de leur auteur favori, le docteur Piquer, qui niait ou au moins doutait de la circulation du sang. Cependant ils commencent à connaître les noms de Van-Swieten, Hoffmann, Sauvage, Gaubius, de Haen et

Cullen. Ils doivent à la vérité, lorsqu'ils commencent à pratiquer, surmonter tous les désavantages d'une mauvaise éducation et du manque d'encouragement qui provient de ce que leur profession est peu lucrative et encore moins honorée. On ne leur fait suivre, dans leurs écoles de médecine, ni cours de dissections, ni expériences de chimie; et quant à la botanique, ils ne connaissent pas Linné. On va sûrement remédier à ces défauts; mais actuellement même, le prix des visites du médecin est de deux pences (20 c.) pour les artisans, de dix (1 fr.), pour les gens à leur aise, et rien pour les pauvres. Quelques familles nobles s'abonnent avec le médecin; elles lui payent annuellement quatre-vingts réaux, ce qui fait seize schellings (20 fr.), pour eux et leur famille.

On convient généralement que les moines sont plus libéraux que les grands seigneurs, sur-tout s'il est nécessaire que le médecin soit discret.

Il n'y a pas de classe de citoyens moins honorée que celle des médecins; mais à mesure que la nation deviendra plus riche, leur considération s'accroîtra et ils seront plus estimés.

L'on n'a jamais pu me donner une explication satisfaisante sur une chose que l'on exige des médecins et chirurgiens en Espagne : ils sont obligés, avant de commencer à exercer leur profession, de jurer qu'ils défendront la conception immaculée de la Sainte-Vierge. Cette clause de serment m'a paru d'autant plus extraordinaire, que ce point n'est pas universellement adopté même entre catholiques ; cependant, il peut s'écouler bien des siècles, avant que la classe des médecins soit exempte de cette ridicule obligation. Pour donner une force convenable au serment, chaque pays devrait annuller ceux qui n'ont plus de signification réelle, et sur-tout ceux qu'on regarde généralement comme absurdes.

En conversant, dans cette partie de l'Espagne, avec plusieurs médecins qui ont fait usage de la ciguë, avec beaucoup de succès, dans des cas d'obstructions glanduleuses, j'ai été induit à penser que les vertus de cette plante dépendent beaucoup du sol et du climat où elle croît. En Angleterre, ses bons effets n'ont pas répondu, à ce que je crois, à ce qu'on en attendait d'après les rapports du médecin qui, le premier, la recommanda à

l'attention du public. On voit quelque chose de semblable en Espagne; car dans la province de Valence, la ciguë a été donnée avec succès pour des tumeurs supposées cancéreuses; tandis qu'à Madrid on n'en a tiré aucun avantage dans des cas pareils. On a remarqué qu'en Castille, la ciguë est aromatique, douce, et dépourvue de toute qualité nauséabonde; mais à Valence, et le long des côtes d'Espagne, elle est fétide et désagréable, elle affecte la tête, et lorsqu'on la donne à grandes doses, elle produit l'effet d'un émétique très-violent. On peut aisément conclure, que lorsque les qualités extérieures sont si différentes et si opposées, les effets à l'intérieur ne peuvent pas être parfaitement les mêmes. Les médecins, le long des côtes de Valence, augmentent la dose de l'extrait de ciguë, depuis quelques grains jusqu'à une demi-once.

L'air et le climat de Valence seraient, dans une multitude de cas très-convenables aux anglais, particulièrement pour les maladies nerveuses, histériques et hypocondriaques; pour les tempéramens ruinés, et pour ceux qui souffrent soit d'une surabondance de bile, soit de sa suppression, ceux-là trouveraient,

dans les oranges et les raisins, un puissant moyen épuratoire; et tout ce qui sert à la nourriture, soit en subsistances animales ou végétales, étant léger et d'une facile digestion, l'estomac le plus délicat ne se sentirait jamais chargé. Dans notre île, ces malades souffrent de l'humidité; mais à Valence l'air est si sec, que le sucre et le sel peuvent y être constamment exposés sans contracter la moindre apparence d'humidité.

Il n'y a pas de ville où l'on puisse passer l'hiver et le printemps plus agréablement qu'à Valence, et je crois qu'il y en a peu qui puissent se vanter de posséder une société mieux composée. Si j'avais recherché des amusemens, j'aurais pu être présenté dans plusieurs maisons aussi agréables qu'un étranger puisse désirer d'en rencontrer; mais comme mon but principal était de m'instruire, je me bornai principalement au duc de Crillon, chez qui s'assembaient tous les hommes remarquables, et à M. Thomas Vague de qui, ainsi que de son aimable neveu D. Joseph Boneli, j'étais assuré de recevoir les détails les plus exacts sur-tout ce qui concerne l'agriculture, les manufactures et le commerce du pays.

Si le comte de Lumiaris avait eu le temps de me favoriser un peu plus de sa conversation, mon bonheur à Valence aurait été complet.

Le gouvernement de cette ville ne diffère pas de celui des autres provinces. Le capitaine général préside les cours civiles, criminelles et militaires, et l'intendant seul a l'autorité en matière de finance. La ville est gouvernée par un *corregidor*, assisté de deux *alcaldes mayores*, de vingt-quatre *regidores*, de quatre députés des communes, et de deux syndics.

La cour de l'inquisition est composée de trois juges, avec un nonce extraordinaire et vingt-deux *secretarios del secreto*, qui sont payés du produit des effets confisqués sur les personnes condamnées par leur tribunal.

Les taxes sont très-fortes à Valence. Chaque objet qui entre dans la ville, même les draps faits à Madrid, la soie pour les manufactures, ainsi que toutes les marchandises sans distinction, payent huit pour cent de leur valeur. Mais toute la province est exempte de certaines contributions oppressives auxquelles les autres continuent à être sujetes, moyen-

nant six cent douze mille vingt-huit piastres, ou quatre-vingt-onze mille huit cent quatre livres sterling (2,203,296 fr.), comme un équivalent pour les rentes provinciales, provisions et fourrages de l'armée, ainsi que pour le monopole royal d'eau-de-vie et de sel. C'est à cette réunion en un seul droit qu'on peut attribuer en partie la prospérité générale de tout le royaume de Valence.

Cette ville fut jadis opprimée par la noblesse; mais après la rebellion de 1520 quand tous les nobles furent chassés, on choisit dans la commune treize *regidores* pour rendre une justice impartiale à tous; et quoique dans ce conflit les communes eussent finalement été vaincues, et eussent eu la douleur de voir leurs chefs périr sur le champ de bataille, ou souffrir, par la main du bourreau, les plus cruels traitemens et la mort la plus ignominieuse, cependant, depuis ce moment, leurs tyrans furent remplis de terreur et tremblèrent de rallumer un feu mal éteint qui avait failli les consumer.

Les habitans de Valence n'ont presque à demander à présent que la liberté du commerce. S'ils en jouissaient, ainsi que de la

certitude que la paix et la protection qui leur est accordée ne dépendraient plus des caprices d'un seul souverain, ou d'un mauvais ministre, cette ville tiendrait bientôt sa place parmi les plus commerçantes du continent.

Les poids et mesures de cette province diffèrent beaucoup de celles des autres parties de l'Espagne. La *vara* est plus longue que celle de Castille; douze des premières sont égales à treize des dernières. Leurs *celemines* ont la même proportion.

En agriculture, neuf palmes font une *braza*, et vingt *brazas* sont égales à quarante-une *varas*, ce qui est le cordeau avec lequel ils mesurent le terrain. Deux cents *brazas* carrées font la *fanega*, et six *fanegas*, qui valent à peu près la moitié d'une acre, font une *cahizada*; six *cahizadas* font un *yugada*. Quant aux mesures pour le blé, le *cahiz* contient douze *barchillas*, ou quarante-huit *celemines*.

La *carga* de vin est de quinze *arrobas*, ou *cantaras*, et est égale à soixante *azumbres*; mais la *carga* d'huile est seulement de douze *arrobas*.

La livre consiste en douze, seize, dix-huit ou trente-six onces, suivant l'article que l'on vend, soit pain, poisson frais, poisson salé, ou viande de boucherie. De même l'*arroba* peut être de trente, trente-deux, ou trente-six liv. de douze onces.

VOYAGE

DE VALENCE A BARCELONE.

LORSQUE je me préparai à quitter Valence; mon aimable et jeune ami D. Joseph Boneli, fut assez poli pour m'offrir sa compagnie et une place dans sa voiture jusqu'à Morviedro. J'acceptai son offre avec empressement; mais je ne quittai pas sans beaucoup de regrets une ville dans laquelle j'avais joui de la société la plus aimable.

Nous partîmes le 21 de juin; nous examinâmes en chemin un superbe édifice, appelé le couvent *de los Reys*, construit et doté par le dernier duc *de Calabria*, pour lui servir de tombeau et de retraite à soixante moines, qui sont obligés de dire une messe tous les jours pour le repos de son ame. Ils sont amplement récompensés de cette peine, car ils jouissent d'un revenu qui, d'après leur propre aveu, est de vingt mille piastres, c'est-à-dire, de trois mille livres sterling (72,000 fr.);

mais qui, d'après le bruit public, est beaucoup plus considérable.

Leur couvent est vraiment magnifique, et orné de superbes colonnes de marbre. Plusieurs des tableaux qu'on y voit sont très-beaux, et peints en général par Juanes, Ribalta, et Zariñena. Les trésors de leur église ne sont rien moins que médiocres : mais ce qui mérite le plus d'attirer l'attention, est une collection de manuscrits transmis au fondateur par ses ancêtres les plus reculés, et consistant en deux cent cinquante volumes en bon état, et ornés de dessins en couleur, comme les anciens missels romains les plus beaux. Ce sont particulièrement des ouvrages des pères de l'église et de plusieurs auteurs classiques, parmi lesquels est une belle copie de Tite-Live, en cinq volumes in-folio; les deux premiers sont en latin et les autres en italien.

A environ trois lieues de distance de la ville on trouve *Puzol*, où l'archevêque a un jardin très-célèbre. Nous fîmes un détour pour aller le voir, mais il ne répondit pas à notre attente. Dans l'enfance de l'art, ce modeste essai pouvait mériter des louanges;

mais aujourd'hui il ne peut guère attirer l'attention.

Tout le long de la route de Valence à Morviedro les terres basses sont arrosées, et produisent beaucoup de soie, de froment, d'orge, de maïs et de luzerne, ainsi qu'une grande diversité de légumes. Les terres élevées sont ombragées par le caroubier, l'olivier et la vigne. Tout le pays est bien peuplé, et à peine peut-on faire une demi-lieue sans traverser un village.

Morviedro est une ville considérable; elle contient cinq mille cent vingt-six habitans, qui ne s'adonnent pas aux manufactures, et ne tirent leur subsistance que du produit du sol. Le commerce de cette ville consiste particulièrement en huile, raisins, vin et eau-de-vie. Le vin est délicat et à bon marché. M. Thomas Vague le vend, rendu à bord, cinquante-quatre piastres le tonneau, ce qui équivaut à quarante schellings et six sous le muid (48 fr. 60 c.) : pour faire un muid d'eau-de-vie, il en faut ordinairement distiller quatre de vin ordinaire; et lorsqu'elle a acquis le degré appelé *preuve de Hollande*, on la vend pour l'exportation deux livres dix-sept

schellings le muid (70 francs 40 centimes) ¹.

On a donné de nombreuses et bonnes descriptions des antiquités de Morviedro, l'ancienne *Sagunte* : elles sont d'un style si magnifique, que ceux même qui n'ont aucun goût pour les antiquités, ne peuvent qu'en être très-contens.

Le théâtre dont les dimensions sont fort grandes, et qui pourrait contenir près de dix mille personnes, est taillé dans le roc, et domine sur une vaste étendue de pays, borné par la mer.

En arrivant au sommet de la montagne, et en tournant les yeux du côté du midi, on jouit d'une vue ravissante de la ville de Valence, qui ressemble à une reine entourée de

¹ Il y a telles circonstances, comme par exemple celles où se trouve maintenant le continent d'Europe, où on pourrait tirer un parti plus avantageux des vins d'Espagne, plutôt que de les réduire en eau-de-vie; car, à ce que nous dit M. Proust, on peut tirer de cent livres de moscouade de ce pays soixante-quinze livres de sucre cristallisable, et vingt-quatre de sucre liquide. Il est vrai que ce sucre a une douceur un peu inférieure à celle de la canne à sucre; mais malgré cela, ce genre d'exploitation offrirait encore de beaux bénéfices. (Voyez Chaptal, *Chimie appliquée aux Arts*, tome II, page 477).

ses sujets. Les villages paraissent innombrables, et tout le pays d'alentour est un jardin continuel.

Le 22 juin, dans la matinée, je pris congé de mon digne ami Boneli, et je continuai mon voyage dans une calezine, suivi d'un seul guide, à qui appartenait ce petit équipage; je passai le long de la *Huerta*, ayant la mer à ma droite, et une haute montagne de pierre calcaire à ma gauche. Après avoir traversé une montagne près de la mer, nous entrâmes dans une autre *Huerta* qui est étendue, bien arrosée, et comme la première, bornée à gauche par de hautes montagnes dans le lointain. C'est sur le penchant de l'une d'elles, qu'est bâtie *Villa Vieja*, et son château élevé, fameux par ses sources chaudes. La roche est gypseuse et calcaire. Les vallées produisent en abondance du grain, des figues, des raisins, des olives et de la soie.

Le lendemain matin, je traversai *Nules*, ville qui contient trois mille trois cent trente-huit âmes. C'est un marquisat, dont le titre est actuellement disputé par dix-sept prétendants. Il y a en dedans des murs deux couvens, deux hermitages, et une église paroissiale.

siale. Un des couvens, quoique achevé depuis trente ans, n'est pas encore habité; en conséquence, le revenu en est administré par l'archevêque, et consacré à des usages pieux.

La ville est gouvernée par deux *alcaldes*, l'un appelé *mayor*, l'autre *minor*, assistés de quatre *regidores* qui ne sont en place qu'une année; ils choisissent alors leurs successeurs qui sont soumis à l'approbation du marquis, ou plutôt ils nomment six candidats pour l'office d'*alcalde*, et huit pour ceux de *regidores*, parmi lesquels le marquis choisit le nombre convenable. Dans les bourgs royaux, les magistrats nomment de même des personnes capables de les remplacer; mais alors l'audience royale, ou la cour de justice suprême, et le gouvernement civil de Valence, choisissent dans ce nombre les personnes les plus capables, ou les plus agréables au gouvernement pour remplir les offices vacans. Cette ville possède trois villages, dont les habitans sont *vecinos*, ou citoyens de Nules.

J'y remarquai beaucoup de caves, dont on me dit que le nombre s'élevait à cinq cents; elles avaient huit à douze pieds de diamètre, douze à vingt de profondeur. Elles sont creu-

sées dans la pierre calcaire, et étaient destinées à tenir lieu de grenier. Elles servent encore à présent à cet usage, et le collecteur des dîmes en emploie trente pour déposer son froment. Il m'apprit qu'il affermaient les dîmes de blé, de vin et d'huile; mais il se plaignait de ce qu'il ne pouvait rien prétendre sur la soie et l'ail, objets qui sont francs de dîmes, ce qui lui était d'autant plus sensible, que le produit de l'ail égale presque la moitié de la valeur du blé. Il me dit qu'il administrait pour la banque de Saint-Charles, et fournissait aux troupes du froment et de l'orge; il ajouta que la banque avait fait un marché avantageux.

Le duc d'Infantado a des possessions considérables dans les environs de Nules; elles sont toutes en administration, c'est-à-dire, cultivées à ses frais; mais sur-tout à l'avantage de ses intendants, qui sont ceux qui y gagnent le plus.

L'après dîné, nous traversâmes *Villa Real*, ville de cinq mille six cent cinquante-huit habitans; et en continuant notre route vers Castellon de la Plana, nous traversâmes le Mijares qui fournit de l'eau à l'aqueduc d'Almasora, si justement célèbre.

Depuis Valence jusqu'à cet endroit, le chemin est toujours de trente pieds de large, bien construit, et en très-bon état. Le sol est principalement d'argile; les terres basses sont ensemencées de froment, orge, maïs, différens légumes et melons, et plantées en mûriers. Les terres plus élevées sont destinées aux oliviers, et les plus hautes sont abandonnées aux caroubiers. Les charrues sont assez mal adaptées au sol, étant très-légères, et tirées par un seul cheval.

Castellon de la Plana contient dix mille sept cent trente-trois habitans, une église paroissiale et six couvens. La chapelle de *la Sangre* est légère, élégante et bien proportionnée; elle a été construite par un jeune artiste, qui ne doit qu'à lui-même la délicatesse de son goût, n'ayant eu aucun maître, ni aucun bon modèle qui put le guider dans son ouvrage.

Peu de petites villes peuvent se vanter de posséder une plus riche collection de tableaux. La plupart sont de François Ribalta, qui était natif de Castellon; et parmi ces tableaux, les plus admirés sont, le Purgatoire, qui se trouve à l'autel de *las Animas*; saint Eloy

et *santa Lucia*, dans l'église des Augustins, et *S. Roch*, que l'on voit à l'*Hermita*, chapelle dédiée à ce saint, et dans laquelle il est représenté assis sous un arbre, les yeux élevés au ciel, et prenant un morceau de pain que lui apporte un chien; outre ces morceaux, il y en a plusieurs dans l'église des Dominicains, qui sont également dignes d'admiration.

On conserve dans la chapelle de la Sangre, quelques bons tableaux de Bergara. Les Capucins sont redevables à Zurbaran de quelques uns de leurs meilleurs ouvrages.

On voit à l'autel de la grande église, l'Assomption de la Vierge, par Carlo Maratti.

Lorsque j'arrivai à Castellon¹, je fis quel-

¹ C'est à Castellon, ou plutôt *Castello*, comme on l'appelle en Espagne, que vivait en 1794, suivant Cavanilles, un nommé Joseph Ximenez, apothicaire dans le même endroit, lequel, sans le secours d'aucun livre, sans avoir vu aucun jardin, ni eu aucune relation avec des botanistes, ni aucun autre naturaliste, a dessiné les plantes, les oiseaux et les papillons de ce canton; il s'est sur-tout distingué dans le règne végétal, puisqu'il a dessiné avec leurs couleurs naturelles 700 plantes, en y ajoutant une note du lieu où elles croissent, du moment où elles fleurissent, et de leur usage en médecine. Il est vrai que se sont des plantes connues, et qu'il manque à toutes le système de la fructification; malgré cela, les quatre volumes que

ques recherches sur l'aqueduc d'Almasora, qui apporte dans cette vaste plaine les eaux du Mijarès. On m'apprit que je l'avais traversé peu après avoir passé le nouveau pont construit sur cette rivière; mais comme il est caché à peu près pendant toute la distance de S. Quiteria à Almasora, nous le traversâmes sans nous en apercevoir. Si on considère que cet aqueduc est creusé dans une roche calcaire, et qu'il fut construit en 1240, il mérite d'être considéré comme un ouvrage étonnant.

Que la *montagne percée* en Languedoc, pour laquelle Louis XIV reçut tant de flatteries, est peu de chose en comparaison de ce travail si peu vanté!

Cet aqueduc d'Almasora a été attribué aux Romains et aux Maures; mais je suis certain que le roi *Jayme el Conquistador* en mérite seul tout l'honneur.

Le 23 juin nous quittâmes Castellon à cinq heures du matin, et descendant dans une plaine, nous approchâmes des montagnes et de la mer, jusqu'à ce que nous fussions arrivés

forme cette collection, méritent les plus grands éloges. (Voyez *Observaciones sobre el reyno de Valencia*, por D. Antonio Joseph Cavanilles, tome I, page 105).

à *las Casas de Venicase*, où je m'arrêtai quelques minutes pour admirer une église très-jolie, bâtie par mon savant ami D. F. P. Bayer, et destinée, à ce que j'imagine, à protéger son tombeau.

De Venicase, nous gravâmes entre des montagnes sur lesquelles je remarquai du romarain, du thym, de la lavande, le palmite, le genièvre et le caroubier, ainsi qu'une grande quantité de beaux lauriers-roses. Ce qui attira le plus mon attention, ce fut l'aloès américain qui était en fleur dans toutes les vallées, et dont les hautes pyramides s'élevaient jusqu'à la hauteur de plus de vingt pieds.

Nous découvrîmes, à quelque distance sur la droite, *Oropesa*, et son château bâti sur le sommet d'un rocher élevé. Un *alcaide* s'y tient avec une garnison et deux pièces de canon, pour protéger le pays contre les incursions des Algériens.

Au-dessous de cette forteresse est une immense plaine couverte de vignes, et de champs de blé. Quelques amandiers, figuiers et caroubiers servent à montrer ce que le pays pourrait produire; mais malheureusement l'in-

dustrie du fermier est mal encouragée, et toute la plaine est dépourvue d'eau, quoiqu'il fût facile d'y en amener abondamment par le moyen des *norias*.

A onze heures, nous nous rafraichîmes dans une *venta* qui appartenait aux moines de *San-Antonio* de Valence. Les *norias* qu'on voit ici, montrent évidemment qu'on peut aisément se procurer de l'eau, et que lorsque on en a, elle ne manque jamais de produire les récoltes les plus riches.

Tous les villages des environs appartiennent à l'évêque de Tortosa, qui y réclame et y exerce une domination temporelle. Il y nomme les magistrats, et reçoit trois trente-septièmes du froment, de l'orge, de l'huile, ainsi que trois quarantièmes de vin que produit ce pays. Outre ces droits, le fermier paye un trente-septième de ses grains, et un quarantième de ses vins au curé de la paroisse. Quelques articles sont francs de droits; par exemple, dans un village on ne paye rien pour le maïs, tandis que dans un autre, la même franchise existe pour les cochons et les fruits du caroubier.

C'est là que les brebis voyageuses d'Ar-

ragon trouvent leur pâture en hiver; elles payent à la paroisse de Cavanés, dix-huit cents piastres, ou deux cent soixante-dix livres sterling (6,480 fr.) par année, outre les indemnités pour les dommages qu'elles peuvent faire dans les blés.

Plusieurs villages ont été entièrement ruinés par les déprédations des Maures, et leurs habitans on cherché un refuge à Cavanés, ou dans d'autres endroits plus faciles à défendre.

Torreblanca tombe en ruines; mais *Alcala de Chivet*, ou *Gisvert*, ayant servi de refuge aux habitans de plusieurs villages abandonnés, renferme maintenant sept cents familles. La distance de cette ville à *Torreblanca*, est appelée une lieue; mais comme nous mêmes plus de deux heures à la faire, je vis que cette lieue était au moins de sept milles.

Alcala appartient à l'ordre militaire de *Montesa*, et fut donné au dernier infant *D. Louis*; mais à son décès il revint à la couronne. Le bénéficié, ou le tenancier militaire, reçoit les dîmes et nomme les magistrats. Les dîmes, comme on les nomme, ne sont pas les mêmes pour tous les habitans, parce que des fermiers de plusieurs villages

abandonnés ayant cherché dans cette ville un asile et une protection, ils continuent à payer ce qu'on exigeait d'eux avant leur changement de résidence. De là vient que tandis que les uns s'acquittent avec un dixième, d'autres sont obligés de payer un huitième, un septième, et même les trois dix-neuvièmes.

Je fus très-content de l'église paroissiale. La façade en est élégante, ornée de colonnes et de beaucoup de statues. L'intérieur consiste en trois nefs, et un grand dôme avec huit plus petits; le tout est très-élégamment construit, et orné de belles peintures. Les quatorze prêtres qui officient tous les jours à onze autels que contient cette église, sont très-bien payés.

Les terres communales servent de pâturages aux moutons de l'Arragon, cependant ces troupeaux ne fournissent point le marché de viande; et quant aux bœufs, on en voit rarement à Alcalá.

Le 24 juin, à quatre heures du matin, nous nous remîmes en route, et descendant entre deux chaînes de hautes montagnes calcaires, nous arrivâmes à *Benicarlo*, situé sur le bord de la mer, à quatre lieues d'Alcalá. Le sol en

est singulièrement propre à la culture de la vigne, et produit un vin généreux, dont on se sert souvent pour donner du corps aux petits vins de Bordeaux, dans le but d'en faire du *claret*, ou vin de première qualité. M. Macdonell vend son vin trente-cinq piastres, ou cinq guinées la pipe (120 fr.). Un vin blanc plus agréable et obtenu par une seule pression, se vend trente-quatre piastres le muid, ou dix livres quatre schellings la pipe (244 fr. 80 c.). Ce vin délicat est entièrement vendu avant Noël. L'eau-de-vie se vend un prix proportionné à celui du vin rouge.

Benicarlo contient trois mille soixante-trois habitans, et appartient aux chevaliers de Montesa, qui en nomment les magistrats, et en reçoivent les dîmes. Le vin paye quatre trente-quatrièmes; mais tous les autres articles un dixième, excepté le maïs et le caroubier, qui sont francs de droits. La dîme du vin se partage entre un chanoine de Tortosa qui en prend la moitié, et le tenancier et le curé qui ont l'autre moitié à eux deux.

Nous traversâmes, en sortant de Benicarlo, une vaste plaine, ayant de hautes montagnes à gauche, et la mer à droite; lorsque nous

approchâmes des limites du royaume de Valence, la culture cessa : mais nous ne fûmes pas plutôt entrés en Catalogne, que nous admirâmes de nouveau une contrée bien arrosée, et des champs féconds. Les vallées produisent du froment, de l'orge, du maïs, du chanvre, du lin, des figues, des noisettes, de la soie; et les terres plus élevées, des olives et du vin. C'était dimanche, et cependant les paysans étaient à l'ouvrage.

Nous remarquâmes en chemin trois croix funèbres, dont la plus récente marquait la place où un voyageur avait été volé et assassiné l'année précédente.

Lorsque nous arrivâmes à *Ulldecona*, je ne fus pas fâché de voir que mon guide ne voulait pas s'y arrêter; car c'est un village très-misérable. Cependant tout pauvre qu'il est, il est entouré de murailles, et renferme deux couvens. Nous nous arrêtâmes dans une *venta*, à environ sept lieues de Benicarlo.

Toutes les montagnes que nous avions laissées à notre gauche en voyageant le long de la mer, ainsi que celles que nous traversâmes en allant plus avant dans les terres, depuis les environs de Morviedro jusqu'à Tortosa,

me parurent être calcaires. En approchant du district de Tortosa, j'aperçus plusieurs croix funèbres, mais aucune ne me parut être récente.

La *Huerta* de Tortosa est délicieuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on domine sur une plaine couverte de vignes, d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, d'abricotiers, de mûriers, et de toutes sortes de grains. En traversant cette plaine, on suit les sinuosités de l'Ebre, qui est large et navigable dans cette partie.

Tortosa, vénérable par son antiquité, contient maintenant dix mille sept cent huit habitans; avec dix couvens et cinq églises paroissiales.

La cathédrale est près de la rivière, et protégée par le château qui la domine. La façade est d'ordre ionique, avec de lourds piliers, dont quelques-uns sont d'une seule pierre, comme ceux de la chapelle de *N. Senora de la Cinta*. Tout l'édifice est dépourvu de goût, et l'intérieur est surchargé d'ornemens déplacés.

Je remarquai dans le cloître une chapelle qui porte les marques de l'antiquité la plus

reculée; j'y vis deux petites colonnes de porphyre, l'une rouge, l'autre verte, qui semblent avoir été faites avant le déluge. La *custodia* qui est d'argent massif, pèse quatorze arrobas, et quoique moins ancienne, elle est plus admirée pour son antiquité que pour la beauté du travail.

L'évêque a un revenu de quarante mille ducats, ou à peu près quatre mille quatre cent livres par an (105,600 fr.). Dix-neuf chanoines reçoivent chacun mille piastres, ou cent cinquante livres (3,600 fr.). Outre cela, il y a pour le service de la cathédrale trente-quatre prébendiers et chanoines mineurs, et quarante chapelains.

La *funda*, ou auberge qui surpassa de beaucoup mon attente, et qui est fort au-dessus des *ventas* et *posadas* que j'avais vues en dernier lieu, me parut au moins très-bonne, quoiqu'elle fût peu élégante. Le maître de cette *funda*, italien de naissance, avait l'air et les manières d'un aubergiste français. Il fournit le dîné, et ce fut lui qui mit les plats sur la table. Il apporta d'abord une soupe, puis un bouilli, ensuite une fricassée de foie à l'ail, suivi de ce qu'il appelait

un fricandeau ; enfin , comme roti , une épaule d'agneau , ou plutôt des os couverts de peau , car je ne pus point découvrir de chair ; ces plats furent suivis d'une salade , et d'un dessert , composé d'abricots et d'amandes. Lorsque j'eus goûté de la fricassée , et qu'il eût apporté les plats qui la suivirent , il s'écria en français , avec un air triomphant : « *Allons , courage , monsieur* ». Et lorsque j'eus fini , il ajouta avec le ton de la plus grande satisfaction : « *Eh bien ! avez-vous bien dîné* » ? Je ne pouvais pas faire moins que de lui répondre : « *Le mieux du monde* ».

La fille qui servait à table était , dans son genre , aussi remarquable que son maître. C'était une *gitana* , ou bohémienne , jolie , bien faite , ayant les yeux et les cheveux noirs , et l'air vif et animé ; elle était très-attentive et très-alerte , allait comme le vent chercher les plats , apportait l'eau et le vin , et chassait avec sa serviette les nombreux essains de mouches. On avait mis le vin dans de l'eau pour le rafraîchir ; mais lorsque la bouteille fut à moitié vide , elle commença à flotter au-dessus. La servante s'en étant aperçue , fit , avec une étonnante simplicité , des efforts

superflus pour la faire tenir dans l'eau ; et voyant qu'elle ne pouvait y réussir, elle laissa éclater des signes non équivoques de contrariété et de la plus vive surprise.

Les bohémiens sont très-nombreux sur les côtes du sud et de l'ouest de l'Espagne ; mais je ne les ai jamais vus roder le pays comme en Angleterre. J'appris du comte Campomanes, que leur nombre se montait à plus de dix mille, lorsque, sous le règne précédent, on les saisit en un jour, et on les mit en prison. Le gouvernement fut bientôt ennuyé d'entretenir une pareille multitude dans la fainéantise, et les fit tous mettre en liberté. Cependant leur captivité, et quelques réglemens qui suivirent, ont produit le bon effet de les empêcher d'aller mendier par compagnies, et d'habiter des forêts désertes, où ils vivaient auparavant de vol et de pillage.

Dans le temps où ils furent enfermés, on abusa de l'édit royal envers plusieurs familles industrieuses, sous le prétexte qu'elles étaient d'origine bohémienne ; elles furent dépouillées comme les autres, et réduites à la pauvreté sans avoir jamais été dédommagées.

Lorsque nous quittâmes Tortosa, nous fîmes encore deux lieues le long de la *Huerta*, puis nous gravâmes dans des gorges de montagnes; alors nous ne vîmes plus, au lieu d'une vallée féconde et bien cultivée, que de hautes montagnes arides et désertes, couvertes seulement de palmites, de chênes-verts, et de quelques autres végétaux petits et peu vigoureux.

Le chemin est détestable¹; mais comme le roc est à peu près nud, j'eus de temps à autre l'occasion de découvrir, dans la pierre calcaire, des bivalves et d'autres fossiles étrangers. Les voyageurs trouveront désormais une route beaucoup plus agréable par un chemin nouveau que l'on fait à présent plus près de la mer, chemin qui abrège de plusieurs milles, et qui est à peu près uni jusqu'à Tarragona.

Au milieu des montagnes, dans un petit endroit cultivé, on trouve un misérable village appelé *Perello*, qui jadis était une ville forte. Nous nous y arrêtâmes pour y passer la nuit. En regardant au-dessous de

¹ La grande route qui conduit de Barcelone à Valence est maintenant très-bonne, depuis qu'on l'a faite à neuf pour le passage du roi, lors de son dernier voyage à Barcelone.

nous, le pays nous parut comme une vaste plaine entourée de hautes montagnes, excepté à l'est où il est borné par la mer; mais à mesure que nous descendîmes, nous aperçûmes une quantité innombrable de collines pointues, de profonds ravins, et de vallées resserrées. Environ à cinq lieues de Perello, après avoir gravi une montagne rapide, sous le canon d'un château fort, bâti sur le sommet d'un rocher, nous descendîmes à une *venta* située près de la mer, et appelée *Hospitalet*.

A peu près à une lieu d'Hospitalet, nous entrâmes dans une plaine fertile, bornée à gauche par des montagnes, mais ouverte à droite sur la mer; et pendant plusieurs lieues, nous voyageâmes constamment à travers un jardin continuel, embelli par de nombreux villages, dont les clochers élevés réfléchissaient les rayons du soleil couchant. Cette riche vallée, appelée *Campo de Tarragona*, produit dans une succession rapide, du froment, de l'orge, du maïs, des fèves, des pois, des pois chiches, des haricots, des porreaux, des oignons, de l'ail, des melons, des concombres, des courges, des artichaux, des

olives, des caroubes, du lin, du chanvre, de la soie, de la luzerne, de l'huile, du vin, des amandes, des grenades, des figues, des abricots, et une infinité de végétaux, les uns pour fourrage, et les autres pour le service de la table.

On avait coupé les oliviers, près de Tarragona, pour planter la vigne, dans un temps où l'eau-de-vie était très-recherchée; et depuis que le prix de cette liqueur a diminué, les plantations d'oliviers n'ont pas encore été renouvelées.

Tarragona est, de toutes les villes d'Espagne, celle qui pourrait le plus satisfaire un antiquaire. Il y admirerait les restes d'un amphithéâtre, d'un théâtre, d'un cirque, du palais d'Auguste, de temples, et d'un immense aqueduc, avec des fortifications qui, quoique plus modernes, sont cependant très-anciennes. L'aqueduc conduit l'eau à la ville de sept lieues de distance, et traverse un profond ravin sur un pont qui a sept cents pieds de long, et plus de cent pieds de haut; il a en bas onze arches, et en haut vingt-cinq. Il a été réparé aux frais du dernier archevêque.

La cathédrale, bâtiment très-massif, fut

bâtie en 1117, par conséquent elle est vénérable par son antiquité ; mais dans l'intérieur il n'y a qu'une seule chapelle dédiée à *Santa-Tecla*, qui soit digne d'attention. Le dôme est superbe, les colonnes sont très-belles, et servent à faire connaître les marbres précieux que produit le pays environnant.

L'archevêque jouit d'environ quatre mille livres (96,000 fr.) de rente. Douze dignitaires, vingt-quatre chanoines, autant de chanoines mineurs, et quarante chapelains sont bien payés maintenant, et leurs revenus augmenteront dans la suite, parce que le roi a l'intention de réduire leur nombre à mesure qu'il y aura des places vacantes, et d'ajouter considérablement aux revenus des survivans, en augmentant en même temps le tiers royal dans la même proportion.

Rien ne peut être plus politique que cette mesure ; car, de cette manière, les biens inutiles de la cathédrale seront rendus à la communauté, sans exciter de bruit ni de clameurs, et serviront insensiblement à soulager les malheurs de l'état. A quelque époque que puisse arriver ce moment critique, onze couvens à Tarragona seront prêts à contribuer de

leurs terres et de leurs trésors aux besoins d'une nation ruinée.

Cette ville contient à présent sept mille cinq cents ames; mais si jamais le canal d'Aragon devient navigable, tout le pays sentira l'influence de la renaissance du commerce; et parmi les autres villes, celle-ci peut regagner son ancienne population.

Le commerce est borné maintenant au vin et à l'eau-de-vie; mais il y a une grande pêcherie pour la consommation intérieure.

On a élevé des batteries pour protéger les paysans contre les incursions des Maures. Elles sont d'autant plus nécessaires à présent, que les anciennes fortifications sont tombées en ruine, et que les Algériens ont commis de fréquentes déprédations sur cette côte. Il est vrai que l'Espagne a conclu dernièrement un traité avec Alger; mais personne ne peut conjecturer quelle sera la durée de la paix.

Après avoir quitté Tarragona le 27 juin, nous passâmes sur une plage étendue, couverte de pêcheurs et de filets; nous éloignant ensuite du bord de la mer, nous traversâmes



une plaine bien cultivée, et nous nous rafraîchîmes à *Figretta*. Au delà de cet endroit, le chemin passe sous un arc romain; nous arrivâmes à la nuit à *Monjus*, où nous nous arrêtâmes.

Je remarquai qu'on se servait particulièrement de vaches pour labourer le terrain; et j'admiraï par tout le patient et laborieux paysan qui s'occupait sans relâche de la culture de ses terres, même au moment où le soleil était le plus brûlant.

Après les nombreux villages que nous traversâmes, ce qui me fit le plus de plaisir fut la grande fécondité de grains, d'oliviers, de vignes, de figuiers, d'amandiers, de mûriers, et sur-tout de haies entières de grenadiers qui, dans ce moment, étaient couverts de leurs belles fleurs écarlates.

En continuant notre route, nous découvrîmes le Mont-Serrat, qui d'abord paraissait s'élever dans l'horizon et se perdre presque dans les nues; mais à mesure que nous avançons, nous le voyons plus distinctement s'étendre et borner une vaste plaine.

Lorsque nous arrivâmes à *Monjus*, le vieil-

lard, maître de la *posada*, était occupé à vanner son blé, après l'avoir battu sur l'aire avec son bétail. Sa première opération consistait à ôter la paille avec un rateau; ensuite il secouait le grain avec une fourche à quatre pointes, pour l'exposer à l'air. En ayant ainsi ôté toute la paille, il le passait dans un crible pour en séparer les mauvais grains; cependant, après toutes ses peines et son travail, je remarquai parmi son froment, son orge et ses pois, différentes espèces de vesces, de l'ivraie, (*agrostemma githago*) et d'autres graines pesantes, du petit gravier et de petits fragmens de terre, comme nous en trouvons toujours dans le blé qu'on tire d'Espagne.

Quel dommage que, dans la plupart de nos provinces, ainsi que dans toute la France et toute l'Espagne, les fermiers ne connaissent pas cette machine à vanner le blé dont j'ai déjà parlé. On s'en sert dans toute l'Ecosse, et elle a été recommandée par notre respectable société des arts, qui en a publié à Londres un dessin et une description; on voit évidemment que cette manière est la seule qui puisse nettoyer parfaitement le blé et toute espèce de grains, non-seulement ceux

qu'on destine à la semence, mais encore aussi ceux qu'on envoie au marché ¹.

Je remarquai aux environs de Monjus, qu'à défaut de charrettes ou de chariots, les habitans ne transportaient point leur blé comme dans le Devonshire, ou dans le comté de Cornouailles, en paquets attachés aux côtés d'un cheval, mais ils l'arrangeaient sur un quadre, et le portaient sur leur dos.

Après avoir passé, le 28 juin, *Villa Franca de Panades*, nous eûmes de nouveau la satisfaction de voyager sur de bons chemins, bien faits et construits à grands frais, à travers des rochers, sur les ravins les plus profonds, ou dans les gorges des plus hautes montagnes. Quelques-uns des ponts destinés à la jonction de ces chemins sont étonnans, et prouvent le génie entreprenant de cette nation laborieuse.

¹ On se sert, dans le département du Léman, d'une machine pour vanner les blés, semblable à celle dont parle ici Townsend; cette machine, qui économise beaucoup la main-d'œuvre, et qui nettoie très-bien les différens grains, sur-tout le sarrazin, devient tous les jours plus répandue parmi les agriculteurs de ce département, même jusque dans l'intérieur des montagnes.

J'examinai dans plusieurs des plus profondes coupures, les couches de la roche; elles me parurent la plupart calcaires, et inclinées vers la mer; mais en approchant du Lobregat, je remarquai à une grande profondeur des couches minces de schiste interposées entre celles de pierre calcaire.

Les points de vue de cette partie de la Catalogne sont délicieux, et changent à chaque pas : on voit les montagnes s'élever les unes au-dessus des autres; les collines offrent toutes les formes les plus variées; plusieurs sont ombragées par des bois épais; d'autres sont couvertes de champs féconds, et un grand nombre élèvent leur tête aride au-dessus des autres, et vont cacher leur cime dans les nues. L'industrie habite ces rochers, et chaque endroit où la charrue peut atteindre, ou la vigne prendre racine, devient fertile, et produit du blé, du vin et huile. On voyait dans les vallées les paysans occupés à labourer, à l'aide de deux bœufs vigoureux; et par le moyen d'un coutre et d'un versoir adaptés à une charrue bien construite, ils formaient des sillons les plus profonds que j'eusse encore remarqués en Espagne.

Lorsque nous approchâmes de Barcelone, tout était en mouvement, et tout le chemin nous parut animé. Il était couvert de chevaux, de mules, de charrettes, de chariots, et de gens allant au marché avec leurs denrées. Dans aucune autre province, on ne voit cette activité ni cet air occupé.

Nous arrivâmes à six heures du soir, et j'eus le bonheur de trouver mon digne ami le consul en bonne santé.

Entre Valence et Barcelone, les *posadas* sont supportables, mais chères, lorsqu'on les compare à celles des autres parties de l'Espagne, excepté cependant pour les conducteurs. Ceux-ci payent vingt quartos, ou moins de six pences (60 c.) pour leur soupé, et ont tout en abondance, poisson, viande de boucherie, volaille et bon vin, avec du pain et des légumes; mais un voyageur paye tous ces articles très-chers, et son mémoire se monte rarement à moins de trente réaux (7 fr. 50 c.)

RETOUR A BARCELONE.

DÈS que je fus de retour à Barcelone, j'allai rendre mes devoirs au comte d'Asalto, capitaine général de la province, et gouverneur de la ville; j'étais chargé pour lui d'une lettre du comte Florida-Blanca, qui seule aurait suffi pour me procurer une bonne réception. Ce militaire, d'une politesse distinguée, eut pour moi toutes les attentions possibles. Il m'apprit ce que je désirais savoir, et m'accorda sur-le-champ la seule demande que j'eusse à lui faire.

Ce fut par lui que j'eus l'honneur d'être présenté à l'évêque de ce diocèse, *D. Guvino de Valladares y Mesía*. Je désirais d'autant plus avoir ce bonheur, que ce bon prélat m'avait été représenté comme un bigot, dont la seule occupation était de dire son chapelet, et la seule passion de vivre retiré du monde. Mes amis m'avaient assuré que, comme protestant, je pouvais m'attendre à

être fort mal reçu, et que si par égard pour le comte il me montrait quelque politesse, sa froideur ne manquerait pas de me rebuter. J'étais résolu de le voir à tout événement ; et très-heureusement je persistai dans ce dessein, car je le trouvai non-seulement d'un accès très-facile et d'une conversation très-intéressante, mais encore si peu bigot, que lorsque je le quittai, il me pressa de revenir le voir, et de passer quelques jours avec lui.

Sa résidence est à deux lieues de Barcelone, un peu à l'ouest de Mongat, sur une pente douce exposée au midi, et ayant vue sur la mer.

La compagnie avec laquelle je me trouvai lors de cette visite, consistait dans le grand-vicaire et mon ami D. Nicolas Lasso, l'inquisiteur. J'eus le bonheur de voir chez l'évêque D. Thomas de Laurenzana, qui est évêque de Girone, et frère de l'archevêque de Tolède.

La rencontre de deux prélats est un phénomène en Espagne, parce que du moment où un ministre des autels accepte un évêché, il dévoue entièrement sa vie aux devoirs de son état ; il se confine absolument dans son diocèse, et est perdu pour sa famille et ses

amis. Dans l'occasion actuelle, la visite de ce prélat à son collègue n'était donc pas une visite de cérémonie, ni d'amitié* ; il était venu pour assister à la dédicace d'une église.

Je fus très-content de ma visite, et très-flatté des attentions que ces hommes vénérables avaient eu pour moi. Ils sont chacun d'un caractère totalement différent ; cependant chacun est très-aimable dans son genre. L'évêque de Girone, quoiqu'avancé en âge, est vif, sémillant, plein d'esprit et de gaieté. L'évêque de Barcelone est doux et grave, mais en même temps gracieux et aimable ; il est particulièrement distingué par sa bienveillance et son amour pour la retraite et pour ses livres. Il nous régala très-bien, et parut satisfait de la petite interruption que nous avons causée à ses études. Son invitation de répéter ma visite me parut si cordiale, et sa conversation si agréable, que je fus fâché de ne pas pouvoir prolonger la séance. Le soir nous retournâmes à Barcelone dans son carrosse à six chevaux qui nous avait amenés.

Je profitai de la bonne occasion que j'avais de m'instruire ; je pris des informations sur la

population de la Catalogne , sur les taxes imposées aux habitans, et sur les revenus que le roi tire de cette province industrielle.

On y comptait au commencement de ce siècle 101,986 maisons, et 391,490 habitans; mais il faut se rappeler que cette province venait d'être ravagée par la guerre civile. Les maisons étaient restées, mais la plupart des habitans avaient disparu. En 1768, lorsque les évêques donnèrent chacun le dénombrement de leur diocèse, le nombre total des habitans de la Catalogne se montait à 189,252 hommes, 192,763 femmes, 313,079 garçons, 320,916 filles, 14,235 membres du clergé régulier et séculier; en tout un million trente mille deux cent quarante-cinq ames.

Il est reconnu que depuis ce temps la population n'a pas diminué; cependant dans le dernier rapport fait au gouvernement, en 1787, et publié officiellement, nous ne trouvons que huit cent un mille six cent deux habitans, dont six mille neuf cent quatre-vingt-trois ont fait des vœux, et mille deux cent soixante-six sont nobles. Si on considère la différence qui existe entre ces deux rapports, dont le premier porte le nombre des habitans à plus de deux cent

vingt-huit mille de plus que le second, tandis qu'on ne voit aucune cause d'une telle différence, on jugera évidemment qu'il y a quelque erreur dans l'un ou dans l'autre; et je tiens de la meilleure autorité que, malgré toute l'attention du gouvernement, les rapports qu'on lui adresse sont toujours au-dessous et beaucoup au-dessous de la population actuelle, parce qu'il est de l'intérêt de chaque famille, paroisse et district de cacher son nombre véritable, afin d'éviter la taxe de la capitation.

La Catalogne jouit du privilège d'exemption de l'*alcavala*, *cientos* et *millones*, au lieu de quoi elle paye dix pour cent de toutes ses rentes, soit de celles qui appartiennent aux individus, soit de celles des communautés, telles que des maisons, terres, dîmes, moulins, auberges et cabarets, fours publics; et dix pour cent sur les bénéfices supposés des marchands et des artisans. Les laboureurs payent huit et un tiers pour cent, en supposant qu'ils travaillent cent jours par année, à trois réaux (75 c.) par jour. Les artisans et les manufacturiers contribuent dans la même proportion pour cent quatre-vingt jours par an. Les bœufs, vaches et veaux, chevaux, mulets, moutons et agneaux, ainsi que les cochons et les autres

gros animaux payent chacun trois réaux (75 cent.) par an ; ceux de taille moyenne un réal et demi (27 cent. $\frac{1}{2}$), et les plus petits un tiers de réal. Ce sont toujours des réaux *ardites* dont 14 sont égaux à $15 \frac{2}{34}$ réaux de vellon.

Le produit de ces impôts montait en 1721, d'après le tableau publié par Uztariz, à douze millions huit cent soixante-dix mille sept cent soixante-quatorze réaux de vellon, ou cent vingt-huit mille livres sterling (3,072,000 fr.).

En voici la nomenclature :

	Réaux vellon.
Terres à dix pour cent, ayant égard aux années stériles.....	5,546,341
Dîmes reçues de différentes personnes laïques.....	159,021
Maisons en raison de leurs rentes.....	700,956
Émolumens des communautés.....	256,706
Moulins.....	83,978
Censes.....	308,608
Travail personnel.....	3,099,854
Bétail.....	249,193
Commerce.....	175,000
	<hr/>
	10,579,657
Le produit ne se montant pas à ce qu'on attendait, on ajouta la même année, par proportions égales, un supplément de taxes de.....	2,491,117
	<hr/>
TOTAL réaux vellon...	12,870,774

La Catalogne paye en outre par composition, au lieu de fournir aux troupes le logement, la paille, la lumière, le bois et ustensiles.....	4,500,000
Pour rentes de tabacs, sel, douanes, postes, timbre, croisades, subsides et <i>excusado</i> .	30,000,000
Patrimoine royal.....	560,717
Rentes des neiges.....	37,420
Loterie.....	219,818
TOTAL réaux vellon...	48,186,730

Ainsi la somme totale des taxes perçue en Catalogne, fut, en 1721, de 481,867 liv. sterl. (11,564,808 fr.). Mais comme le revenu de l'Espagne a plus que doublé depuis ce temps, si nous supposons qu'il en a été de même pour celui de la Catalogne, nous fixerons le revenu de cette province à un peu moins d'un million sterl.; ce qui, suivant le calcul de la population, est actuellement de vingt schel. (24 fr.) par personne, tandis qu'en prenant la presque-toute entière, les Espagnols ne payent pas plus de dix schellings (12 francs) chacun par an.

Cette contribution est forte relativement au reste de l'Espagne; cependant en réfléchissant à la rapide circulation d'argent qui a lieu

dans cette province, à l'aisance générale qui en dérive, et aux avantages particuliers ainsi qu'aux ressources des Catalans, elle paraît légère comparativement aux autres provinces; car les Catalans étant délivrés de l'influence fâcheuse de l'*alcavala*, *cientos* et *millones*, jouissent d'une supériorité décidée sur les provinces qui n'ont jamais recherché une pareille exemption. Délivrés de cette gêne impolitique, et libres de mettre aux denrées qu'ils vendent le prix qu'ils veulent, leur industrie est exempte de toute contrainte; tandis que dans les autres provinces, les habitants, constamment harrassés par les collecteurs des revenus, et l'interposition des magistrats avec leurs assises, sont gênés dans toutes leurs opérations.

Indépendamment de ces franchises, nous avons déjà remarqué que le grand nombre de troupes qui sont constamment en garnison en Catalogne, donne non-seulement au fermier et aux artisans l'occasion de vendre leurs denrées et leurs marchandises, mais contribue beaucoup à maintenir le bon ordre dans cette province. Pendant près de deux siècles avant l'avènement de la famille actuelle au trône

d'Espagne, la Catalogne fut infestée de bandits qui, pillant et volant les voyageurs, interrompaient les communications des villes les unes avec les autres, et mettaient de grands obstacles au commerce intérieur du pays. Mais lorsque Philippe V, après une lutte sanglante, eut enfin obtenu le sceptre, et qu'il eut découvert le vif attachement que les Catalans montraient pour son rival, il établit un fort détachement de troupes dans cette partie de ses possessions, dont la fidélité était douteuse, afin d'y prévenir toute insurrection. La conséquence immédiate de cette mesure, fut le rétablissement du bon ordre, et dans la suite, le commerce reprit une nouvelle vigueur par les demandes promptes et assurées de toutes les productions de l'industrie¹.

C'est un bonheur particulier pour la Catalogne que le préjugé populaire y soit favorable au commerce; car les artisans et les manufacturiers y sont autant honorés et respectés, qu'ils sont traités avec mépris dans les autres provinces. En conséquence le commerce y est très-actif, les vaisseaux employés à transporter ses produits se montent à plus de mille, et le

¹ Voyez *Camp. Industria popular*, page 12.

gouvernement peut compter sur dix-huit mille matelots, qui sont enregistrés et toujours prêts à obéir aux ordres qu'ils pourraient recevoir dans un cas urgent.

Mais ce qui contribue le plus à la richesse et à la prospérité de la Catalogne, c'est la faculté que les seigneurs propriétaires de terres ont, dans toutes leurs possessions, d'accorder une espèce particulière de bail, appelé *Etablissement par contrats emphytéotiques*. C'est à cette circonstance que le comte de Campomanes donne une attention particulière, lorsqu'il cherche les causes de la supériorité de la culture et des progrès de cette province industrielle, et il n'est pas seul de cette opinion. Il observe, relativement à la Catalogne, non-seulement que, *el usu des derecho emfiteutico mantiene alli al labrador sobre sus tierras y produce un sobrante de gentes para los oficios*¹; mais encore pour rendre le contraste plus frappant, il remarque que l'Andalousie, quoique plus fertile que la Catalogne, ou que la Galice, est cependant dénuée d'in-

¹ « L'usage des beaux emphythéotiques engage le laboureur à rester sur sa terre, et produit un excédent de population pour remplir tous les emplois ».

industrie, parce que la terre étant peu cultivée par des propriétaires, la masse du peuple est composée de journaliers qui, ne trouvant de l'ouvrage qu'occasionnellement, sont toujours misérables et couverts de haillons, et se rendent en foule dans les villes où ils obtiennent, de la charité des riches ecclésiastiques, une substance précaire ¹.

En Andalousie et dans d'autres provinces, les grands biens étant strictement substitués et administrés pour le compte du possesseur, il reste peu de terres que l'agriculteur puisse affermer, et encore moins que l'homme riche puisse acheter; et ce manque de possessions, non-susceptibles de circulation, fait languir l'industrie. En Catalogne c'est tout le contraire.

Par le *contrat emphytéotique*, les grands propriétaires qui héritent de plus de terres qu'ils ne peuvent en cultiver avec profit, ont le pouvoir d'en céder une certaine quantité, pour un nombre d'années, soit absolu ou conditionnel, soit à vie ou à perpétuité, en se réservant toujours un cens comme nos fiefs, avec une redevance à chaque succession, un

¹ V. Camp, E. P. Ap. 3. page cxlix, et I. p. 76.

droit lors de l'aliénation de la terre, et d'autres avantages seigneuriaux suivant la coutume du district, comme dîmes, moulins, auberges et cabarets; l'obligation de labourer les terres du propriétaire, de lui fournir un attelage et de payer le fouage ainsi que d'autres contributions, comme un échange d'anciens services convenus.

Mais ce qui causait jadis de fréquentes contestations, était une espèce de concession, ou permission de planter en vignes des terres incultes. Le tenancier qui devait garder cette terre aussi long-temps que la première vigne plantée rapporterait du fruit, trouvait ordinairement le moyen de tirer des rejetons de la souche originale, et cherchait, par des distinctions métaphysiques, à prouver que la première vigne n'était pas épuisée, afin d'avoir ainsi la terre à perpétuité. Après différens procès et différentes décisions contradictoires des tribunaux, il fut finalement décidé que cette espèce d'octroi porterait un droit de cinquante années de possession, à moins que la vigne ne fut détruite avant ce temps.

Le seigneur d'une terre affermée peut nommer qui il veut pour juge; cette personne,

aidée d'un avocat, doit tenir une cour pour lui, pourvu qu'il ait obtenu auparavant la permission de la cour provinciale ou du baron et de ses juges ordinaires, si le district est une baronnie. Le tribunal, une fois constitué, le seigneur peut, même lorsque la cause est pendante, récuser le juge et en mettre un autre à sa place, et le tenancier a, pendant tout le procès, le droit de le récuser sans assigner d'autres raisons que ses soupçons; et chaque partie peut également rejeter trois avocats nommés pour assesseurs.

La rente que s'est réservée le seigneur, se paye ordinairement en argent, mais souvent en huile, vin, blé ou volaille. Si la propriété, ainsi concédée en fief, passe en main-morte, le seigneur du fonds peut exiger qu'elle soit vendue, ou il peut augmenter la rente qu'il s'est réservée en proportion de la valeur du droit ordinaire. Quand le terme du tenancier expire, celui-ci doit être payé de ses améliorations, avant que d'être légalement congédié; mais en même temps, on peut l'obliger d'indemniser le seigneur pour tous les dommages que peut avoir causés sa négligence. S'il désire quitter avant l'expiration du terme, il en a la

liberté; mais dans ce cas, il ne peut rien demander pour ses améliorations.

Les redevances, en Catalogne, sont évidemment féodales. Toute propriété de terre remonte au roi, et est tenue par les chevaliers, à charge de servir la couronne; elle est soumise aux cens, corvées et aubaines. D'après l'octroi royal, les grands seigneurs réclament non-seulement les dîmes de toutes les terres qui ne sont pas affranchies, ainsi que les cens, amendes, moulins, auberges et cabarets, comme nous l'avons déjà remarqué; mais encore ils prétendent au droit de nommer les magistrats, et de recevoir un péage pour le passage du bétail sur leurs possessions.

C'est avec raison qu'on a attribué au pouvoir des seigneurs de faire des contrats emphythéotiques, la culture de tant de vastes possessions qui sont les plus susceptibles de labour, et l'accroissement de la population qui en est une conséquence. L'industrie a fait de grands progrès; de nouvelles familles ont pris naissance, plusieurs ont été tirées de la pauvreté et de la misère, et sont maintenant dans une honnête aisance. En 1738, un nommé Jaime Vilaplana, acheta à une vente publique,

pour deux cents livres catalanes, une grande étendue de terrain, sur lequel vingt familles étaient établies en 1778, quoiqu'il se fut réservé un tiers en cette possession; le tout était planté de vignes, genre de culture qui paraissait le plus convenable à ce sol, et ce qui avait été originairement acheté pour deux cents livres, en valait, au bout de quarante ans, plusieurs milles.

Cependant, quelque'avantageux qu'ait été cette espèce d'établissement aux individus et à la communauté en général, il y a encore quelques grands propriétaires si peu attentifs, soit au bien général, soit au leur en particulier, que beaucoup de leurs terres restent incultes. Suivant le rapport fait au gouvernement, il y a, même en Catalogne, plus de trois cents villages abandonnés.

Me sentant, à mon retour à Barcelone, fort de la recommandation du ministre pour le gouverneur, je me hasardai à le questionner plus ouvertement que je n'avais cru devoir le faire jusqu'alors, sur la conduite de l'inquisition. J'avais, lors de mon premier séjour, cultivé l'amitié des inquisiteurs; cependant je n'en approchais jamais qu'avec

un certain degré de respect craintif ; mais cette fois , je les questionnai sans crainte ni réserve. Mon but était de pouvoir converser avec quelques-uns des prisonniers ; et ayant appris que M. Howard avait visité les prisons , je demandai la même permission. On répondit à cette requête , que sûrement je m'étais mépris ; car il n'y avait pas de créature humaine , qui , à moins d'être enfermée , ou d'être officier de l'inquisition , pût être admise à voir l'intérieur de leurs prisons ; mais ils m'assurèrent , de la manière la plus solennelle , que les prisonniers étaient traités non-seulement avec humanité , mais qu'ils jouissaient encore de toute l'indulgence possible. Les appartemens dans lesquels ils sont retenus , sont propres , grands , aérés et commodes. On leur permet d'y faire venir leur lit , du papier , de l'encre , des plumes et des livres. Ils ont leurs provisions à eux , et s'ils sont pauvres , ils sont logés et nourris aux dépens des inquisiteurs. *L'alcalde* va les voir quatre fois par jour pour prendre leurs ordres , et tous les quinze jours , un des inquisiteurs visite tous les appartemens pour voir si tout est en bon état , et si les prisonniers sont traités avec huma-